

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.90

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 237

OTTAWA, LUNDI 9 NOVEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

LE MONDE POLITIQUE

Placé au centre de tant de divisions, il n'était point aisé, toujours, à l'Empereur de gouverner, de donner à sa politique, l'impulsion, l'importance même qu'il eût désiré. d'atteindre le but qu'il se proposait.

Dans le secret de son cabinet, il élaborait, avec l'aide d'hommes dévoués, ayant une situation dans la presse—dans la presse libérale même—soit quelque brochure, soit quelque article qu'on publiait aussi tôt et qui, le lendemain du jour, faisait sensation, leur origine n'étant, au fond, ignorée de personne.

Plus tard, même dans les dernières années de son règne, l'Empereur fonda un journal, LA PEUPLE, je crois, qui devint son organe officiellement intime et qui refléta l'exacte expression de ses sentiments.

Les ministres, par tous les moyens, dans leur rivalité inappaisée, cherchèrent à amoindrir l'influence de ce que j'appellerai le cabinet occulte de Napoléon III. Mais ils durent renoncer à cette hostilité, le souverain étant peu disposé à supporter alors, qu'on restreignît sa liberté d'action.

Les hommes qui, ainsi, se trouvaient en contact avec Napoléon III, et qui regardent sa parole, furent assez nombreux. D'aucuns, dont le nom demeurera toujours inconnu, disparurent dans l'orage qui d'aurait l'Empire. Mais il en est d'autres qui, déjà célèbres en ce temps, ne désertèrent point devant la tourmente et restèrent fermement campés, soit dans le journalisme, soit dans la politique.

Parmi les écrivains de l'opposition à qui l'Empereur s'adressait le plus volontiers pour donner à sa pensée une importante publicité, je citerai — pour mémoire seulement et pour ne point laisser ici une lacune que des contradicteurs peu indulgents imputeraient à de l'ignorance — je citerai, dis-je, M. Havin le directeur du Siècle qui, ayant ses grandes et ses petites entrées à la Cour, n'y venait point seulement dans un but de mondanité, mais surtout pour conférer avec Napoléon III sur les questions à l'ordre du jour qui inquiétaient et qui passionnaient le public, et pour s'entendre avec lui sur l'article du lendemain, même, sur la façon encore dont le journal combattait le gouvernement ou — mieux des intérêts du souverain — bien entendu.

M. Havin était un homme fort intelligent, correct, très fin, sous une apparence un peu lourde et bourgeoise, qu'une sympathie naturelle, sans doute, pour la personne de l'Empereur, pour ses théories politiques sociales, aussi, aidait dans cette tâche, dans ce rôle délicat qui lui a été tant, et, en vérité, peut être injustement reproché.

trop d'exagération, un train d'enfer. L'Empereur, plus d'une fois même, fut dans la nécessité de lui imposer quelque modération, et il y eut plus d'une brouille entre le souverain et le journaliste.

M. de La Guéronnière fut, surtout, le porte parole de Napoléon III dans la question d'Orient et dans la question romaine. L'histoire a enregistré l'apparition de sa brochure fameuse: "Le Pape et le Congrès" dès la publication et pour résultat immédiat—prévu d'ailleurs en haut lieu — le départ des plénipotentiaires accrédités à Paris pour l'examen des affaires pontificales.

Plus tard, M. Clément Duvernois, prié après de Napoléon III la place de M. de La Guéronnière, dont sa nature exubérante, fougueuse, dont son talent de polémiste, également, s'accommodèrent.

Un collaborateur célèbre et regretté du FIGARO, M. Auguste Vitu, mort récemment, travailla aussi avec l'Empereur. M. Auguste Vitu avait le don de s'assimiler aussi bien les questions de politique, de littérature, de théâtre, que les questions de finances. Ses diverses et merveilleuses facultés, ses grandes connaissances en cette dernière matière, surtout, lui valurent la confiance du souverain qui le chargea, plus d'une fois, de dresser, sur ses indications, les projets qu'il souhaitait de voir adopter par le pays.

Le docteur Conneau, également, rendit, dans ce genre de travaux, de réels services à Napoléon III. Il lui fut principalement utile dans les affaires d'Italie et son rôle, alors, ne se borna point simplement, dit-on, à rédiger des notes ou des projets sous la dictée du souverain. Il serait intéressant de connaître, en détails la participation du docteur Conneau au règne de Napoléon III. Mais les documents manquent en ce qui le concerne et il est peu probable que ceux qui pourraient parler avec autorité, fassent entendre leur voix.

Il existe, je le sais — et cette indication absolument inédite, est livrée pour la première fois au public — au ministère des affaires étrangères, un manuscrit assez volumineux, tout entier écrit par Napoléon III et qui porte ce titre exact: "Pourquoi j'ai fait la guerre d'Italie." Il ne sera permis aux écrivains de la lire, de le copier, que dans cent ans environ, alors que les choses dont il est fait mention sans intérêt pour des générations qui ne les comprennent point être plus. La forme administrative, allée à la raison d'Etat, est, il faut l'avouer, quelque peu excessive dans ses exigences.

M. Granier de Cassagnac père — fut aussi, un dévoué collaborateur de l'Empereur; mais l'homme qui, à coup sûr, fut le plus dans la pensée, dans l'intimité, dans la main du souverain, est M. Mocquart, son chef de cabinet.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que Napoléon III n'écrivit point une phrase, ne prononça point une parole, avant que M. Mocquart n'eût approuvé, critiqué ou rectifié le discours ou l'imprimé impérial.

J'ai eu sous les yeux une partie des papiers trouvés, aux Tuileries, après le 4 Septembre, dans le cabinet de M. Mocquart et dans les Archives qui étaient directement confiées à sa garde. Le travail accompli par cet homme, pendant le temps qu'il resta auprès de Napoléon III, est considérable, est inouï. Il n'est pas un papier — lettres, pétitions, documents de toute sorte — qui n'ait été annoté de sa main et classé sous son active et incessante surveillance. Il n'est pas une question que son intelligence n'ait foulée.

son collaborateur, verbalement ou dans une note rapide, au crayon, le sujet, le résumé, du discours qu'il devait prononcer, de l'article qu'il voulait que certains journaux insérassent, de la brochure ou du livre même qu'il souhaitait de faire imprimer. Et M. Mocquart se mettait à la besogne. Il écrivait et lorsque sa tâche était terminée, il la présentait à l'Empereur qui l'examinait et la discutait. On voyait l'œuvre en commun et il était très rare que des modifications y fussent apportées.

Ces détails sur les hommes qui collaborèrent secrètement avec Napoléon III, et sur la manière dont l'Empereur travailla, aux Tuileries, intéresseront, sans nul doute, le public.

Ayant forcément dû montrer ce qui régna pendant près de vingt ans sur la France, au milieu des mondanités de son palais, j'ai voulu dessiner également son attitude aux heures laborieuses qu'il vivait en son cabinet, lassé, épuisé, surexcité aussi par les mille tracasseries qu'il traquait devant lui et devant lesquelles il ne se déroba jamais, tant que son être physique lui permit de faire face aux événements, tant que son être moral fut en mesure de les analyser.

Pour ceux qui aiment à regarder les choses par le petit côté de la jorquette, j'ajouterai que l'Empereur, dans son cabinet, travaillait sans aucun souci de l'apparat, vêtu simplement d'un veston, d'un pantalon large, d'habits commodes, en un mot, ayant à portée de sa main, sans cesse d'innombrables cigarettes qui lui plaçaient soit dans un verre, soit éparées sur la table, soit dans ses poches même et qu'il fumait sans interruption.

Il est à ce sujet une amusante anecdote. L'Empereur qui avait beaucoup d'affection pour M. de Persigny, au dépit des scènes terribles qu'il lui faisait presque chaque fois qu'il venait trouver, ne redoutait rien tant que l'entrée de son ami chez lui, non, comme on pourrait le penser, dans l'effroi des scènes qu'il allait subir, mais dans l'intérêt de ses cigarettes.

M. de Persigny, en effet, à peine une discussion était elle ouverte, s'en allait vers les petites cigarettes, les prenait à pleine main, les écrasait et les jetait, éventrées sur le tapis, sur les sièges, un peu partout.

L'Empereur suivait ce manège avec désinvolture et laissant passer la colère de son fils, ne s'occupait plus qu'à replacer les cigarettes soit dans le verre où il les disposait de préférence, soit sur son bureau.

Un jour, enfin, exaspéré, il arrêta le bras de son farouche ami, au moment de l'habitué massacre: — Voyons, Persigny, lui dit-il, cognez sur moi, si vous voulez; mais, pour Dieu, laissez mes cigarettes tranquilles. Elle ne vous contrariaient pas — elles!

dré le prix de vente supérieur au prix de revient. Une fois entrés dans cette voie, ils ne se bornent pas à tenir la balance égale entre les étrangers et nous; ils trouvent naturel de la faire pencher en notre faveur. C'est sur cette préférence, sur ce que j'appellerai le dosage de cette préférence que la discussion a roulé à la Chambre des députés, les uns voulant, pendant qu'ils étaient assés, assurer l'aisance de nos producteurs par une protection largement efficace, et les autres, énumérant les conséquences d'une victoire trop complète et préchant les avantages de la modération.

Les modérés ont été d'abord battus à plate couture. Ce n'est que sur la fin qu'ils ont obtenu quelques dégrèvements, grâce à M. Jules Roche. Le tarif est porté devant le Sénat. La question qui se pose est uniquement de savoir si le Sénat donnera raison à M. Jules Roche ou à M. Méline, aux protectionnistes modérés, ou aux protectionnistes excessifs. Quant à la liberté du travail, il n'en fait plus.

Si quelque survivant des anciens jours essaie de soutenir les idées qui ont fait la gloire de l'école saint simonienne et qui avaient trouvé un tel regain de popularité en 1860: que nous veut ce pelé, ce galeux, diront-ils les partis se mettant d'accord pour cette fois? Allez, bon homme, ce bagage n'est bon qu'à défrayer les conférences de M. Frédéric Passy.

Vous dites que nous ne produisons pas en céréales l'équivalent de nos besoins et que l'étranger ne nous fournira plus les suppléments nécessaires? Les arrivages ne seront même pas retardés; l'unique conséquence de l'élevation des tarifs sera de diminuer les bénéfices des Hongrois et des Yankees. Vous craignez que, par représailles, on ne vous vende la houille et les autres matières premières. dont nous manquons à des prix exagérés? Ceux qui détiennent les matières premières ont autant besoin de les écarter que les autres de les consommer. Vous songez à notre commerce d'exportation et vous dites que tous les marchés du monde nous seront fermés? Nous ne sommes plus aux temps où une colonie combattait sa métropole en renonçant à boire du thé. La guerre ne se fait à présent qu'à coups de canon.

A vous entendre, nos fabricants n'ont rien de mieux à proposer que de redoubler, ne se soucieront plus de suivre les découvertes de la science. Il est vrai qu'ils n'auront plus besoin de renouveler leur outillage. Ils le feront cependant par amour de l'art.

Pardessus tout, bonnes gens, vieillies gens, vous nous objectez le consommateur. Il payera le pain et la viande plus cher. Vous le dites, vous avez raison; mais vous ne dites pas qu'il en sera ravi. Il sera; la cherté a déjà commencé, et il ne se sent pas d'aise parce qu'on lui a fait ce raisonnement, qui n'est pas nouveau, mais qui est solide.

On lui a dit: Le plus grand intérêt du consommateur est que son patron soit riche. Car, si le patron n'est pas riche, il ferme ses ateliers, et s'il ferme ses ateliers, le consommateur (qui est l'ouvrier) ne gagne plus d'argent. Et s'il ne gagne plus d'argent, il ne peut plus acheter vos denrées, quelque abaisé qu'en soit le prix.

Cette argumentation faisait florès du temps des censitaires sous le gouvernement de juillet, et M. Méline croit qu'elle aura le même succès avec la République et le suffrage universel.

Lettre de Rome

Rome, octobre 1891.

Avant tout, je suis heureux de pouvoir annoncer que Léon XIII, qui était ces jours-ci très affecté des événements de Rome et semblait accablé au point d'inspirer quelques inquiétudes à son entourage, se porte maintenant à merveille. Le moral lui-même a été un moment atteint, car le Pape s'est laissé aller à faire cet aveu: « Ces scandales abrégeront mon existence! »

Comme tous les hommes extrême ment nerveux, le Pape se laisse facilement abattre; mais, par contre, il se relève avec la même facilité.

Si, fort heureusement, la santé du Pape ne laisse plus rien à désirer en ce moment, il n'en est pas de même pour certains membres du Sacré Collège. On sait, à Rome, avec une sympathie anxieuse les phases diverses des cruelles maux des divers souffrent les cardinaux Mermillod et Battaglini.

Vous connaissez le cardinal Mermillod. Il est peu de grandes villes de France qui n'aient entendu sa parole. Orateur agréable, caractère aimable, esprit délié et plein de ressources, causeur entraînant, il a su porter, pendant de longues années, le poids de l'exil avec dignité et résignation. Lorsque se fut apaisée l'ardeur de la lutte avec les radicaux suisses, le cardinal Mermillod rentra dans son pays; mais alors commença pour lui les véritables épreuves. Le Vatican ne suivit pas l'évêque dans toutes ses revendications et, de leur côté, les catholiques suisses n'obéirent pas à toutes les directions qu'il voulait leur donner.

Enfin arriva la suprême épreuve, la fondation de l'Université catholique de Fribourg. Mgr Mermillod désirait ardemment qu'elle fût dirigée par les jésuites; mais le Saint Père préféra accepter la combinaison proposée par M. Durtourin, au nom du gouvernement et des catholiques de la Suisse. Cet échec fut des plus sensibles à Mgr Mermillod. Ce qui acheva de l'attrister, ce fut l'obligation, après qu'il eût reçu le chapeau cardinalice, de renoncer à son évêché de Lausanne et Genève. Il vit habiter Rome, et y promener son inutilité et son inquiétude.

Depuis plusieurs années, une douloureuse affection d'entrailles l'immobilisait, et il ne se soulevait qu'à force de soins. Un incident survenu au mois de mars dernier empira son état. Appelé, à cinq heures du matin, auprès du prince Napoléon agossant, il contracta un refroidissement et, depuis ce moment, son état est sans cesse s'aggravant. On dit qu'il s'éteint lentement, dans ses sentiments d'une ardente piété, en conservant jusqu'au bout l'entière possession d'une ferme et belle intelligence.

Le cardinal Mermillod est né à Carouge, le 22 septembre 1824.

Et d'abord, les cardinaux français ne sont qu'un nombre de six; car il ne peut pas leur adjoindre le cardinal Mermillod, qui ne peut se compromettre avec la France; le cardinal Zigliara est Corse, mais il se déclare Italien; quant au cardinal Bonaparte, il se considère comme Romain.

doctrines de saint Thomas. Bientôt après son avènement, Léon XIII pourvut Mgr Battaglini d'un évêché dans les Marches; et, lorsque le cardinal Parocchi dut se demettre de l'archevêché de Bologne, ce fut l'ancien professeur du séminaire de cette ville qui obtint sa succession.

Cette nomination fut ou ne peut plus favorablement accueillie par les Bolognais. Ce n'était pas seulement le compatriote élevé comme eux à l'ombre de la tour penchée degli asinelli qui devenait le chef religieux de la cité; c'était encore le prêtre libéral et l'esprit conciliant qui succédait à l'intransigeant cardinal Parocchi.

Je vais toucher à un point assez délicat, mais il faut bien le dire; quand leur archevêché fut élevé aux honneurs de la pourpre, les Bolognais se dirent in petto qu'il était le papabile de l'accord entre l'Eglise et l'Italie. La grave maladie du vénérable cardinal Battaglini coupe court à toutes ces secrètes espérances. Son état n'est pas absolument désespéré; mais, s'il résiste à l'attente du mal, ses forces en seront tellement affaiblies qu'il ne faut plus penser à lui pour la pénible charge du pontificat, qui, d'ailleurs, d'après ce que j'ai dit en commençant, ne semble pas devoir être de longtemps vacante.

Si lointaine que soit cette éventualité, le conclave qui donnera un successeur à Léon XIII, préoccupe déjà bon nombre d'écrivains et de journalistes, parmi lesquels il convient de citer en première ligne M. di Cesare, — chroniqueur très autorisé des choses du Vatican, et dont les opinions sur les affaires ecclésiastiques trouvent un grand crédit auprès des libéraux.

M. di Cesare a publié sur le conclave qui a élu Léon XIII un ouvrage dont le retentissement a été considérable, parce que l'auteur s'appuyait sur des documents contrôlés avec soin. En écrivant un ouvrage sur le prochain conclave, M. di Cesare ne pouvait, par contre, que faire des pronostics, — ce qui n'est pas sans présenter quelque danger. C'est ainsi que, dans ses prophéties, il attribue la plus grande influence, dans le prochain conclave, aux cardinaux Czacki et Schiaffino... qui sont morts depuis, l'un et l'autre!

Dans un article très intéressant, du reste, qu'il vient de publier dans la Nuova Antologia, M. di Cesare parle de l'action des puissances au sein du Conclave et examine l'influence que pourront y exercer les cardinaux français. "Le groupe le plus nombreux et le plus homogène sera indubitablement, dit-il, celui des cardinaux français. Ils sont au nombre de dix, en y comprenant le Genevois Mermillod. Le chef de ce groupe devrait être le cardinal Lavigerie, — non pas tant, à mon avis, à cause de la confiance particulière qu'il inspire à son gouvernement, qu'à raison de l'action prépondérante, qu'il vient d'exercer pour faire accomplir à la Papauté son évolution républicaine en France."

Le groupe français sera, certainement, le plus fort. Escadrillon volant, il pourra concourir à l'élection sans toutefois la déterminer, — parce qu'il lui manque, au fond, la connaissance intime du monde ecclésiastique romain et parce qu'il suscite des antipathies et des jalousies."

Je tiens M. di Cesare pour un confrère intelligent et spirituel, d'une conversation d'autant plus attachante qu'il ne dit jamais rien de banal; mais l'étude qu'il a publiée dans la Nuova Antologia appelle certaines observations que le sympathique écrivain va me permettre de lui présenter.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

QUEL COMFORT! Illustration of a man sitting in a chair. Text: Pas de soleil! pas de pluie! pas de ma de... WOLF'S ACME Blacking... DIKRON... Guide d'Annonces.

Guide d'Annonces. NOUVEAUTÉS ET MODES! BRONX, GRAMM & Co. 146, 154 Sparks. PHOTOS, PHOTOS & Co. 44, 51 Rideau. WOODCOCK, 316, 318 Wellington. JOHN MURPHY & Co. 66, 68 Sparks. E. J. LEDIAN 332 rue Wellington. LIBRAIRIE. P. C. GUILLAUME, York et Sussex. VINS ET LIQUEURS. NEVILLE & Co. 47 Rideau. CANTEUR. C. LEVEQUE, 71 George. HOTELS ET RESTAURANTS. HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York. LE HUR, 548 Sussex. BOIS ET CHARBON. O. REILLY & HENRY, 1100 Russell. TOITURES. DOUGLASS & HAINES, 234 Wellington. BUANDERIE. L. BELANGER, 100 Rideau. TRÈS. STROUD & BROS., 97 Rideau. EPICERIES. J. CARRY, 294 et 96 Dalhousie. CHAUSURES. R. MASSON, 102 Sparks. MEUBLES. HARRIS & CAMPBELL, Connot et Queen. PEINTURES. J. F. BELANGER, 159 Bank. W. HOWE, Rideau. GEO. PHILBERT, rue Dalhousie. HORLOGERS. H. NOREZ, 30 Rideau. J. E. TREMBLAY, 113 Rideau. CHARYOYAGE. LANDRY THOMPSON, Rideau. HARMACIE. BELANGER & Co. Rideau et Nicholas. ASSURANCE. A. C. LAROCHE, 121 Rideau. CHAPELIERIE. R. J. DEVLIN, Sparks. PHOTOGRAPHIE. STUDIO, S. JARVIS, 11 Sparks. QUINCAILLERIE. E. G. LAVERGUR, 69 et 75 William.

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES. PASTHME. Illustration of a horse and rider.